

Le père disait que la seule vraie richesse est dans la tête.

Il le disait avec ses mots à lui : « La seule valise que l'on peut emporter partout, c'est celle que l'on a dans la tête. » Il le disait avec conviction. Il expliquait que lorsqu'à cause d'une guerre ou d'un cataclysme, on doit partir, les objets sont de peu d'importance. Elle pense qu'il avait raison. Elle travaille, mais il y a les pensées sournoises, celles qui reviennent toujours et qui empêchent de penser.

Le sable chaud sous les pieds dans le chemin en bas de l'immeuble à Alger. Il suffit qu'elle y pense pour sentir, sous ses pieds, sa délicieuse brûlure.

La fois où sa mère lui a demandé d'aller acheter de la lessive en lui donnant dans une main, la somme exacte et dans l'autre, le vieux paquet. Elle avançait en dansant le long du chemin de sable, et elle avait laissé tomber une petite pièce. Elle avait cherché longtemps la pièce enfouie, sans succès. Elle avait eu très peur que sa mère ne se mette en colère, alors elle avait essayé de vendre le vieux paquet au marchand, mais il n'avait pas accepté. Dans la pénombre du magasin, il avait expliqué en souriant qu'un paquet usagé n'a aucune valeur. Elle se souvient du gentil

sourire du marchand, de son insistance à elle. Mais il n'avait pas voulu se laisser convaincre.

Quand elle était rentrée sans paquet de lessive neuf, elle avait raconté sa tentative de vendre le vieux paquet, et la mère avait juste dit : « Eh bien, au moins, on peut dire que tu as le sens du commerce ! » Elle n'avait pas compris si c'était bien ou mal. Elle se souvient que la voix de la mère était glaciale et transperçante.

Des pensées comme cela, il y en a des milliers, qui empêchent de penser le présent.

Un paysage de pensées, un enclos, à défaut de pays natal.

Il lui semble porter au creux de l'estomac toute l'injustice du monde. Elle a envie de se battre contre l'injustice comme si la boule au creux de son cœur en est une, d'injustice.

Le dimanche après-midi, les longues promenades en voiture. La grande voiture dont le père est si fier. Elle a une forme inhabituelle en Bulgarie, allongée, aplatie, très différente des *Volga*, ou des *Tchaïka*. Elle est de couleur brune, avec le toit plus clair. À l'intérieur, les sièges sont de couleur fauve.

Les sept enfants derrière et devant les parents.

D'abord le cérémonial du démarrage, il faut attendre, car la voiture doit s'élever un peu, ce qui chaque fois émerveille le père...

La voiture avance tranquillement. Le père apprécie qu'elle soit si silencieuse, même lorsqu'elle va très vite. Dans la voiture, tous partagent en silence cette admiration du père pour la voiture qui vient de France.

Les appuie-têtes des parents sont larges et hauts, on ne les voit plus, pour les apercevoir, il faut se pencher, un peu, vers le milieu, mais sans avancer la tête entre les sièges : cela pourrait déconcentrer le père.

On croise des convois militaires. De longues files, des jeeps, des camions, qui avancent lentement.

Pas trop le droit de parler et surtout ne pas chercher à comprendre.

À l'arrière des camions bâchés il y a des soldats. Des gars qui font leur service militaire probablement. Ils ont le crâne rasé, ou des cheveux tellement courts que l'on n'arrive pas à les distinguer. Leur teint est hâlé. Ils sont vêtus d'uniformes kaki. Ils sont assis sur des sortes de bancs disposés dans la longueur du camion, et ballottés au gré des cahots.

Elle se demande ce qu'ils pensaient.

Elle garde le souvenir de l'un d'eux. Son teint est doré, quasi de la même couleur que ses minuscules cheveux. Ses yeux sont du même vert kaki que son uniforme, et son regard sur elle, assise à l'arrière de la voiture, semble mélancolique, comme si, à travers elle, il regardait quelque chose de plus lointain.

À l'avant son père dit des choses mystérieuses : « s-n-o 12, x-b 388, 251 32, s-k-v 45 » ; et sa mère note sur un petit carnet à spirale.

Ne pas faire de bruit et essayer d'occuper le petit frère pour que le père ne s'énerve pas.

On rentre de promenade, comme si de rien n'était. Elle ne pense jamais que ce sont des promenades bizarres.

Elle éloigne la pensée du regard sans amour de la mère.

Dans l'enclos des pensées qui empêchent de penser, ce souvenir, dans un jardin public à Alger. La forte chaleur est délicieuse. Debout près d'une fontaine, elle pense simplement : « il faut que j'apprenne à écrire, afin d'écrire ce qu'ils font, et ainsi, plus tard, je me souviendrai et pourrai faire différemment ». Et tout en pensant, elle passe un petit peu d'un pied sur l'autre, doucement, c'est comme une petite danse intérieure, dans la chaleur blanche du parc ensoleillé.

Les parents déménagent sans arrêt.

Parfois on ne prend pas le temps d'avoir des meubles parce que l'on va bientôt repartir. Les meubles restent dans un garde-meuble en France.

On vit sans défaire les cantines de métal vert. Une barre de fer bloque les deux pattes de fermeture, souvent armée d'un verrou. Parfois la mère tente un semblant de décoration. Elle transforme les malles en tables ou en commodes en les recouvrant de belles étoffes chatoyantes acquises ici ou là... Ici ou là, elle pose une plante verte.

Cela la rend joyeuse, cette impression de s'installer, et les enfants sont fiers de son ingéniosité.

La mère aime les tissus, et les palpe avec joie et concentration, pour en reconnaître la composition. Elle explique les tissus... La soie est la reine des étoffes : elle donne chaud en hiver, froid en été ; elle repousse la foudre, et guérit bien des maladies. Le coton vient après la soie, c'est un bon isolant. Mais il ne

provoque pas la même expression dans le visage de la mère que la soie. On dirait, lorsqu'elle parle de la soie, qu'elle sent dans sa bouche un goût délicieux...

Il y a aussi la couleur des étoffes. Une étoffe de couleur claire renvoie la lumière et la chaleur, une étoffe noire les absorbe. La mère explique que selon les pays, les personnes endeuillées s'habillent en blanc, en jaune, ou en noir.

On va de lieu en lieu, on change souvent. Parfois il y a cette déchirure, arrêter une amitié qui commence, mais c'est ainsi : on part souvent. C'est comme une sorte de quête, comme une œuvre jamais terminée.

Les parents disent toujours que dans le prochain pays, ce sera mieux. Le père aura du temps pour jouer avec eux, la maison sera plus grande, plus belle... Elle comprend rapidement que c'est une sorte de mythe qu'ils entretiennent en essayant d'y croire.

En Algérie, sur la table de nuit de la mère, il y a une hache. C'est une hache assez petite. Son manche est de bois et sa lame d'acier brillant. Il y a de la peinture rouge mais elle ne se souvient plus si c'était sur le manche ou la lame. Elle se rappelle seulement l'éclat du métal, et le bois clair du manche sur la table de nuit en ébène. Et aussi la couleur grenat de la soie surpiquée du dessus-de-lit.

Les enfants ne doivent pas poser de questions. Elle ne croyait que les livres. Du moment que c'était imprimé, c'était vrai.

Beaucoup plus tard, elle a demandé à la mère pourquoi la hache sur la table de nuit et la mère a répondu que c'était pour se défendre, en cas d'at-

taque, bien sûr, quelle question ! C'est vrai que c'est évident, au fond.

Les parents semblaient en lutte dans la vie.

Très tôt, elle a pris l'habitude de penser que ce n'était pas de leur faute. Une perception aiguë de leur souffrance à eux. Elle la sentait qui lui transperçait l'âme, sans bien comprendre.

Elle percevait confusément que cette souffrance était une sorte de trésor, une chose précieuse et unique.

C'est un moment où ils habitent en France. Un cours de morale commence chaque matinée d'école. Ce jour-là, la leçon porte sur les bonnes manières à table. Chacun doit donner un exemple pour illustrer.

Les enfants racontent des anecdotes, des histoires qui se passent chez eux... Elle comprend bien le sujet du cours : elle en est ravie. Chez elle, il est malvenu de faire du bruit en mangeant. Parfois un enfant oublie, peut-être parce que c'est très bon, la mère émet alors un petit bruit avec sa langue contre son palais : « t, t, t... » Et si le père est là, il dit : « voulez-vous que je vous aide à faire du bruit en mangeant ? » Et l'enfant se reprend immédiatement, car c'est une faute grave que d'être mal élevé.

Pour illustrer la leçon de morale, elle raconte cette remarque entendue à la maison : un collègue du père mange très bruyamment, choquant beaucoup le père qui, lorsqu'il parle de lui, le nomme « le roi des cochons ».

La maîtresse est contente d'entendre cette histoire et lui donne un bon point. À son retour, elle

raconte fièrement son succès à ses parents. Ils sont très fâchés. Elle a parlé de la maison !

Il ne faut parler à personne de ce qui se dit ou se passe à la maison.

Personne ne doit savoir quoi que ce soit.

Même à sa meilleure amie on ne doit pas parler de ce qui se dit, se fait, ou de ce qui arrive ici. On ne doit même pas dire ce qu'on a mangé.

Cela peut être très dangereux.

Qu'elle comprenne que c'est une chose grave et qu'il n'y a pas à donner de raison à cette injonction.

C'est difficile à accepter, car tous les autres enfants parlent de leur famille.

Mais sa vie à elle est différente. Il y a des choses chez elle qu'elle ne voit jamais ailleurs.

Parfois, ses parents se parlent grâce à une ardoise magique. Le père écrit avec le stylet de plastique, la mère lit, efface et répond, et ainsi de suite.

Parfois, ils sont un peu énervés et tirent violemment pour effacer. Parfois aussi ils n'ont qu'un mot à dire et le miment simplement, sans le son, en exagérant les mouvements articulatoires.

Les ardoises magiques s'usent, se rayent, les parents en ont toujours.

Il ne faut pas appuyer trop fort quand on écrit car des mots pourraient être lisibles, en creux dans la pellicule de plastique...

C'est ainsi que les parents communiquent. Elle est habituée, et sait que c'est pour que personne n'entende.

La mère dit : « les murs ont des oreilles ». Et elle sourit, joyeusement.

Dehors aussi il faut se taire. Même quand on croit que personne n'entend. Il y a toujours quelqu'un pour entendre.

Pour expliquer que c'est grave, la mère raconte l'histoire du roi Midas : il a des oreilles d'âne et ne veut pas qu'on le sache, et il fait trancher la tête de son coiffeur, le seul qui voyait ce problème d'oreilles, lorsque le roi retirait son chapeau pour se faire couper les cheveux. Le malheureux coiffeur n'en pouvait plus de garder ce secret, alors il a parlé à la terre, dans un trou qu'il avait creusé loin de tout, mais les roseaux qui ont poussé à cet endroit murmurent éternellement : « le roi Midas à des oreilles d'âne ».

Elle trouve que c'est injuste pour le pauvre coiffeur.

Le soir dans son lit elle s'entraîne à la torture. Elle ne se souvient plus quand cela a commencé. On dirait qu'il n'y a pas de commencement.

Elle fait de longues apnées, de très longues apnées. Au cas où l'on voudrait l'étouffer. Des apnées à plein. Parfois, il lui semble que sa cage thoracique va exploser.

Elle compte le temps d'apnée, de différentes manières, évoluant au fil des années. Au début simplement, en savourant la joie de compter loin. Puis en récitant des tables de multiplication, ou en multipliant par deux le chiffre précédent. Elle récite des poésies, et aussi des morceaux de musique. Elle s'exerce, du mieux qu'elle peut.

La mère leur a raconté qu'au Vietnam, on se cachait dans une rizière, sous l'eau, avec juste un roseau pour respirer et que certains pouvaient rester



plusieurs jours ainsi sans bouger. Elle demande s'il n'y avait pas des petits animaux dans l'eau. « Oui, explique la mère, même des sangsues, mais il ne faut pas bouger, et si on perçoit du bruit qui signale peut-être l'arrivée de quelqu'un, il ne faut pas respirer, pour ne pas faire de petits mouvements à la surface de l'eau ».

Alors elle s'entraîne à être immobile.

Elle qui ne peut maîtriser ses gestes dans la journée, elle si maladroite, essaie de ne pas bouger, le soir dans son lit, et de ne pas respirer.

Elle essaie aussi d'imaginer qu'elle reste muette sous la torture et qu'elle arrive à mourir sans avoir rien dit des secrets qu'elle détient. Elle se concentre. Elle essaie de penser à un autre endroit de son corps que celui que l'on torture. Elle imagine. Elle essaie d'être capable de mourir courageusement, sans trahir, et sans se plaindre. Il faut bien mourir un jour de toute manière.

Ils voyagent. Elle ne sait pas très bien où ils sont. Parfois le père explique au frère, lui montre le trajet sur une carte, mais elle n'a pas accès à cette information. Elle perçoit confusément que c'est parce qu'elle est une fille. Elle essaie de regarder quand même, de comprendre, mais cela reste abstrait. La vie est comme un voyage sans but.

Elle est transportée de lieu en lieu, en avion, en train, en bateau...

Le plus souvent, c'est en voiture. Le père conduit, il aime cela. Il aime battre des records de vitesse pour aller d'un endroit à l'autre, il calcule des moyennes, il est heureux. Il se concentre, il ne faut pas le déranger.

Parfois, il ouvre et ferme nerveusement ses mains sur le volant.

C'est peut-être parce que ce qu'il pense l'énerve, ou parce que quelque chose, dehors, est important et préoccupant. Quand il fait ce geste il faut faire attention. Il ne faut pas le déranger. Il ne faut pas faire de bruit, il faut que les petits frères et sœurs soient bien sages. Elle s'occupe d'eux en silence.